

Nouvelle croissance ou vieilles lunes ?

Par Michel GODET¹

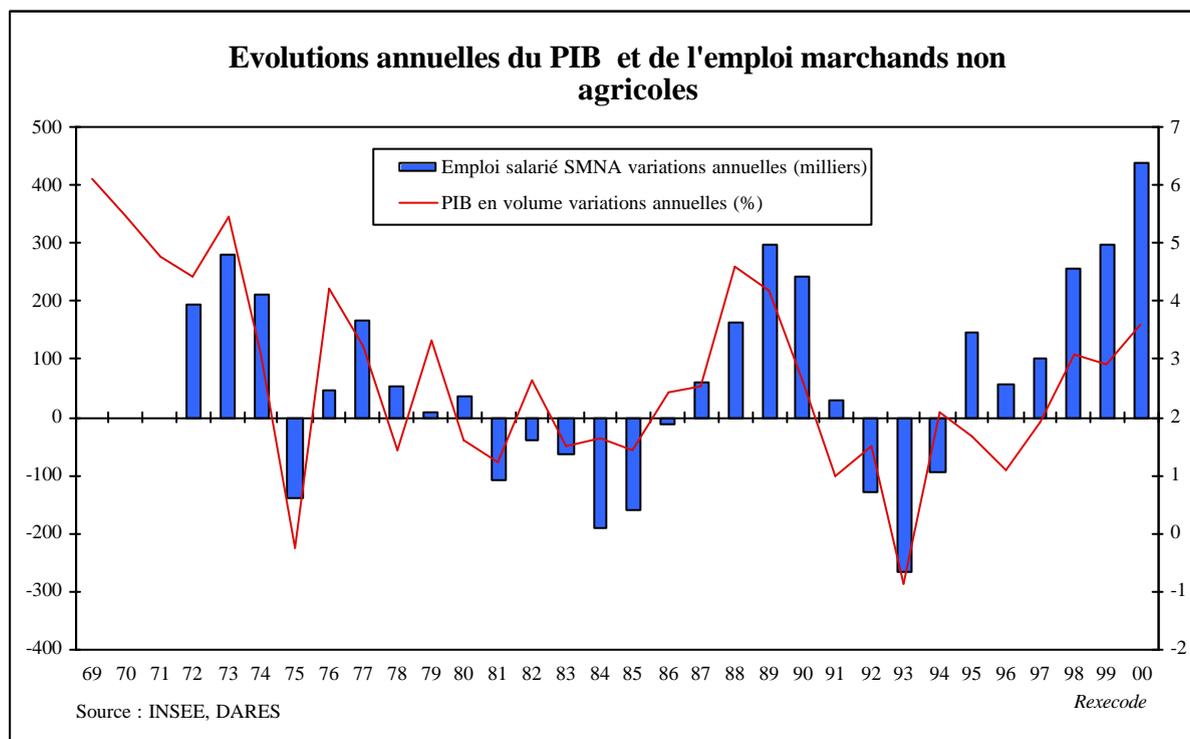
Article publié dans Futuribles N° 257 Octobre 2000

- La croissance américaine n'est pas nouvelle
- Ce qui a vraiment changé grâce aux TIC
- La confusion entre nouvelle économie et nouvelles technologies
- A chaque génération son *New Age*
- Le paradoxe de Solow, toujours d'actualité !
- La croissance s'explique classiquement et elle est menacée
- Les cycles longs ou la tentation du déterminisme
- Des fluctuations longues de prix et des cycles imaginaires
- Croissance et démographie : le refus de voir ! -

¹ Michel GODET professeur au Cnam. Auteur de *Emploi : le grand mensonge*, Pocket 1999 (troisième édition)
Nous tenons à remercier les professeurs M.Didier, J.Lesourne et J.F Vidal ainsi que Ph.Lemoine et M. Martinez pour les longs entretiens qu'ils nous ont accordé . Ce texte leur doit beaucoup et naturellement ne les engage en rien.

Quelle est belle la croissance retrouvée! Finie la crise, la marée du chômage est descendante ! En effet, la progression du PIB en volume pour la France se situe depuis 1998 à environ 3% et devrait même largement dépasser ce niveau en 2000. Dans le même temps l'emploi marchand (celui créé par l'activité des entreprises et non artificiellement par l'impôt en augmentant l'emploi public) crève tous les plafonds : + 250.000 en 1998, +300.000 en 1999 et certainement plus de 400.000 cette année !.

On est loin de la récession de 1993 avec son recul du PIB et sa perte de 260.000 emplois marchands! Certains gouvernements sont plus chanceux que d'autres : entre 1987 et 1990 l'emploi marchand a augmenté de 650.000 grâce à une croissance frôlant les 4% en moyenne pour la période. Michel Rocard avait cru pouvoir ne rien faire pour l'emploi puisque la machine était repartie. Aujourd'hui la croissance est de retour, plus faible certes mais plus créatrice d'emplois. Il faut certainement y voir l'effet vertueux des politiques de réduction des charges sur les bas salaires et du développement du temps partiel et de l'intérim



Ainsi tout va bien. La météo économique est au beau fixe et rien n'entame la confiance générale, les Français ont le moral et l'été maussade n'affecte pas le climat des affaires. L'anticyclone des Açores n'est pas au rendez-vous mais la nouvelle économie éclairée par le soleil des technologies de l'information est dans toutes les têtes et fait la Une des médias. Face au raz-de-marée médiatique des effets de mode, il est difficile de faire entendre une autre voix. Ainsi, par exemple, au moment des chocs pétroliers et des ambitieux programmes nucléaires il était difficile d'annoncer

une surabondance d'énergie chère ² et à la fin des années 80 il était téméraire de diagnostiquer la japanosclérose ³. On attend toujours l'autocritique des nucléocrates et des zéloteurs du modèle japonais!

On ne peut que se réjouir de ce changement de décor économique qui rappelle les trente glorieuses. L'optimisme est de mise : il invite cependant à rester lucide et à questionner ses fondements.

Pourquoi les experts n'avaient-ils pas venu venir cette "nouvelle croissance" dont ils parlent tous ? Est-elle vraiment portée par les nouvelles technologies ? L'embellie est-elle durable ? N'est-elle pas à la merci d'un choc pétrolier ou d'un krach boursier et monétaire qui viendrait des Etats-Unis ?

1°- La croissance américaine n'est pas nouvelle

Les mêmes prévisionnistes, qui aujourd'hui parlent de nouvelle économie et de cycle long de croissance, ignoraient cette perspective, il y a trois ans à peine quand la gauche revenait au pouvoir. Peu d'experts se hasardaient alors à annoncer la sortie du tunnel et la plupart préconisaient des efforts et des sacrifices : la saignée a toujours servi d'exutoire à l'ignorance face au mal. La myopie d'hier rend suspectes les conjectures pour demain. La convergence des analyses ne change rien à l'affaire : les prévisionnistes se trompent généralement ensemble dans un mouchoir de poche et se battent surtout sur la taille du mouchoir.

Une fois de plus le mouvement est né aux Etats-Unis, au milieu des années 90 quand il est apparu que la reprise commencée à la mi -92 allait durer avec un contexte favorable d'inflation faible, de taux d'intérêt bas avec des créations d'emplois records et un chômage presque résiduel. A l'été 2000, les Etats-Unis en sont à 9 ans de croissance ininterrompue et l'Europe qui a pris le pas avec retard en raison des politiques monétaires restrictives du début des années 90 - on souvient des taux d'intérêt élevés comme prix de la réunification de l'Allemagne et des politiques budgétaires de rigueur au nom de la convergence préalable à l'euro - est aussi sur un sentier de croissance depuis plus de 7 ans.

Relevons tout de suite que ce phénomène de longue prospérité n'est pas si exceptionnel qu'on le dit. Depuis 1960 les Etats-Unis ont connu d'autres phases longues de croissance encore plus soutenue : 9 ans entre 1961 et 1969, 5 ans entre 1975 et 1979, 7 ans entre 1982 et 1989 interrompue par des phases de récession beaucoup plus courtes de l'ordre d'une année ou deux en moyenne (cf tableau ci-après).

² Cf Va t-on vers une surabondance d'énergie? Le Monde 5 septembre 1978

³ Cf Regard sur la japanosclérose Futuribles n° 112 juillet 1987

Caractéristiques des derniers cycles américains

Cycles	Nombre de trimestre	Évolution du PIB en volume (%)
Q1 1961 - Q4 1969		
Expansion	36	4,7
Récession	4	-0,1
Q4 1970 - Q4 1973		
Expansion	10	4,8
Récession	7	-1,3
Q2 1975 - Q4 1979		
Expansion	20	4,2
Récession	2	-0,2
Q3 1980 -Q3 1981		
Expansion	4	2,4
Récession	4	-1,6
Q4 1982 - Q2 1990		
Expansion	31	4,1
Récession	3	-1,6
Q3 1991 - ????		
Expansion	35	3,5
Moyenne		
Expansion	23	4,0
Récession	4	-0,9

Source le Point mensuel Aurel-Leven SA Washington plaza. Mars 2000

2° Ce qui a vraiment changé grâce aux TIC⁴

Il y a cependant bien des choses nouvelles dans l'économie américaine. Le premier fait nouveau c'est que cette fois l'inflation reste contenue malgré un chômage faible⁵ ce qui permet à la Réserve Fédérale des Etats-Unis de sagement laisser courir la croissance sans relever les taux d'intérêt. La bonne santé des Etats-Unis est certainement l'œuvre du "grand sorcier" Alan Greenspan à la tête de la Fed depuis 1987! ⁶, cette longévité est aussi un facteur de continuité et de cohérence. Le deuxième fait nouveau c'est que la croissance paraît moins volatile, c'est-à-dire moins sensible aux anticipations des agents et à leurs coups d'accordéons sur les variations de stock et donc sur l'activité. Il faut certainement attribuer ces

⁴ TIC : Technologies de l'information et de la Communication

⁵ C'est ce que l'on appelle le paradoxe de NAIRU (Non accelerating inflation rate of unemployment).

Littéralement le fait que le chômage faible n'entraîne pas d'inflation par augmentations salariales interposées

⁶ Cf Serge Marti, Alan Greenspan, le "grand sorcier" de la bonne santé des Etats-Unis. Le Monde 18 Avril 2000

phénomènes aux efforts continus des entreprises pour rendre les circuits de production et de distribution plus efficaces (gestion en flux tendus et zéro stock). Cette rationalisation des activités n'aurait pu se faire sans le levier des technologies de l'information et les possibilités nouvelles de transmettre en temps réel et à coût dérisoire des informations à tous les maillons dispersés qui relient les producteurs aux consommateurs.

Tout cela est remarquablement bien analysé par Philippe Lemoine⁷ ou Michel Didier⁸. Pour Philippe Lemoine : " *La nouvelle économie, c'est l'informatisation de l'échange par opposition à une ancienne économie où domine encore le modèle stratégique impliqué par l'informatisation de la production et de la gestion.*" L'ancienne économie recherchait des gains de productivité par réduction des effectifs et les plans sociaux étaient une manière de soutenir les cours de Bourse. L'ancienne économie était aussi caractérisée par le phénomène de " *rétenion de la valeur*" : même dans l'industrie informatique où l'on constate depuis 1965 une division par deux tous les 18 mois du coût des produits (la fameuse loi de Moore), ces gains de productivité n'étaient guère répercutés sur les prix mais par une augmentation des performances et de la sophistication des produits. On constatait le même phénomène dans la plupart des autres secteurs industriels l'automobile notamment. Ainsi : " *Le meilleur devient de moins en moins cher ...C'est la loi des prix inversés : les produits s'améliorent et sont de moins en moins cher*". C'est aussi l'inversion des chaînes de valeur : la demande conditionne de plus en plus l'offre, et c'est le client qui finit par lancer un appel d'offres au producteur. C'est une tendance classique des activités qui arrivent à maturité, pour garder la demande de renouvellement les producteurs doivent être à l'écoute du client. Mais le fait nouveau apporté par les technologies de l'information est d'assurer une plus grande transparence de l'information pour les consommateurs ou les producteurs isolés, de faciliter les rapprochements entre des offres et des demandes auparavant cloisonnées, bref de stimuler la concurrence et du même coup la baisse des prix.

La nouvelle économie c'est donc un modèle vertueux de baisse des prix, d'innovations dans l'offre pour répondre à des demandes toujours diversifiées, de réduction des stocks et de performance par une plus grande rotation de ces derniers et par augmentation des effectifs et des services pour mieux coller aux attentes des consommateurs. Philippe Lemoine, ce chercheur qui est aussi Vice-Président du groupe des Galeries Lafayette, donne une illustration étonnante de ce modèle en

⁷ Philippe Lemoine : "Qu'est -ce que la nouvelle économie ?" La nouvelle économie et ses paradoxes Cahier Laser n°3 juillet 2000

⁸ Michel Didier Quelle croissance longue pour l'économie française? Revue de Rexecode N°66 1^{er} trimestre 2000 (ce N° est entièrement consacré à la nouvelle économie) ainsi que " nouveau cycle et nouvelle croissance économique " communication à l'Université de tous les savoirs le Cnam 23 mai 2000

comparant un hypermarché français moyen et Wall-Mart. Ce dernier, emploie deux fois plus de personnel pour un même chiffre d'affaires : *"la clef de la compétitivité de Wall-Mart est dans la rotation du capital circulant : les stocks tournent 25 fois dans l'année contre 10 fois en France"* . Autre exemple cité par Philippe Lemoine : *" en inventant la commercialisation d'ordinateurs personnalisés, produits à la commande et livrés en 8 jours, Dell a inventé un modèle de distribution à très forte rotation des stocks. A son bilan, Dell n'a que 5 jours de stock contre 10 fois plus pour ses concurrents"*.

Ajoutons à cela la croissance exponentielle de certaines activités en raison des effets de réseau : l'utilité d'un bien ou d'un service croît comme le carré du nombre d'utilisateurs ! cette loi dite de Metcalfe est bien illustrée par le télécopieur. Parmi les surprises de la nouvelle économie, Michel Didier, relève ainsi le fait que la baisse des prix va jusqu'à l'offre de services gratuits. En effet, un service d'information a un coût fixe d'investissement élevé plus un coût marginal d'exploitation très faible or : *" la théorie économique enseigne que sur un marché équilibré le prix d'un bien est égal à son coût marginal. Si le coût marginal est nul, le prix est poussé à diminuer sans fin"... "dans le cas d'Internet l'explosion a été particulièrement violente parce que l'effet de réseau joue d'emblée à l'échelle mondiale"*.

3° La confusion entre nouvelle économie et nouvelles technologies

Tout cela justifie-t-il pour autant les invraisemblances du Nasdaq : début 2000 Aol.com et Time Warner avaient ensemble une capitalisation boursière 7 fois plus importante que celle de Général Motors ! Certaines entreprises, qui ne seront peut-être jamais rentables, voient leur valeur flamber en même temps que l'annonce de leurs pertes. Si c'est cela la nouvelle économie, il y a de fortes chances qu'elle soit rattrapée par l'ancienne et ses principes de réalité.

L'échange virtuel c'est le plus facile, mais à un moment ou à un autre il finit par prendre figure réelle, d'un objet à produire, à livrer dans les délais et avec un bénéfice. La logistique et l'organisation de la chaîne de production et de distribution sont des vrais métiers, qui ne sont pas nouveaux. La maîtrise des technologies de l'information ne suffit pas pour y exceller. La faillite remarquée de Boo.com n'est que le début d'une longue série de rappels au réel. Il est d'ailleurs intéressant de relever que les grands de la vente par correspondance, comme la Redoute ou les trois Suisses, se hâtent lentement : ils en sont à mettre leur catalogue sur Internet ! Mais tout cela n'est pas vraiment nouveau: on se souvient de la spéculation sur les bulbes de tulipes au XVIIIème siècle, sur les chemins de fer au XIXème et sur les compagnies d'électricité au début du XXème.

On le voit, tout ce qui se passe n'est pas sans rappeler des évolutions passées, et s'il y a, comme toujours, du nouveau dans l'économie : la production en temps réel et à la demande, la baisse des stocks et des prix, cela peut concerner en théorie tous les secteurs de l'économie. Il est donc abusif de réduire la nouvelle économie aux secteurs des technologies de l'information et d'enfermer les autres secteurs dans l'appellation quelque peu méprisante d'ancienne économie. Ce qui caractérise cette

dernière, c'est la rétention de valeur, une concurrence limitée et des consommateurs passifs. Par ailleurs, il y a longtemps que la plupart des secteurs productifs intègrent les TIC pour améliorer leurs performances et leur productivité. Relevons aussi que certaines poches d'activités comme les télécommunications locales font de ce point de vue encore partie de l'ancienne économie en raison de réglementations protectrices et dépassées.

4° A chaque génération son *New Age*

Anton Brender⁹ a raison de voir dans le *New Age* : " *l'association des nouvelles technologies et de la libéralisation, ou si l'on veut, Bill Gates plus Margaret Thatcher*". On l'a compris, s'il y a beaucoup de choses nouvelles dans l'économie, elles renvoient pour la plupart à des concepts classiques de concurrence, de prix et de transparence des marchés facilités certes par les technologies de l'information. Cela ne justifie pas de recourir aux vieilles lunes du *New Age*, de la nouvelle croissance et encore moins des Kondratieff.

Il est amusant de relever le fait que chaque génération est tentée par le concept de *New Age*. C'était déjà le cas aux Etats-Unis au début du siècle il y avait partout la même expression de *New Age*, de *New Management*, de *New Society* et le mouvement a duré plusieurs années, on se souvient du fameux *New Deal* au début des années 30¹⁰. Plus récemment, au début des années 80, il y eut un autre *New Age* en Californie, cette fois plus centré sur les modes de vie et de pensée. De son côté, la France a connu aussi ses nouveaux économistes et ses nouveaux philosophes. Le mot nouveau fera toujours recette, d'ailleurs la grande distribution en use et en abuse pour faire vendre un produit, il suffit d'écrire : " nouveau et vu à la télé".

Il n'empêche la mémoire a les idées courtes et même les organisateurs de cette Université font appel aux cycles longs de Kondratieff avec la technologie comme moteur de la croissance alors qu'une explication purement économique, monétaire et finalement libérale devrait en principe les séduire autant, sinon plus! Avant de rappeler pourquoi Kondratieff séduit régulièrement comme une rumeur malgré ses démentis, il convient de prolonger notre réflexion sur la croissance actuelle et future des Etats-Unis et de l'Europe, sur la place des Technologies de l'Information et de la Communication (TIC) et sur les risques de récession en raison d'un choc ou d'un krach ?

⁹ Anton Brender : " La réalité du *New Age* n'est pas prouvée" Revue de Rexecode n°66 1^{er} trimestre 2000

¹⁰ Cette période est aussi celle d'un bouillonnement intellectuel intense, dans de nombreux domaines : philosophique, psychologique, politique. On ne compte pas les mouvements, les journaux, les livres baptisés " *Nouveau* " : *New Theology*, *New Nationalism* de T. Roosevelt (1910), *New Diplomacy* de W. Wilson (1915), *New Freedom*, *New Federalism*, *New Idealism*, *New Deal* de F.D. Roosevelt (1932), *New Republic*, *New Realism* (1912), *New Democracy* (1912), *New History* (1912).

5° Le paradoxe de Solow, toujours d'actualité !

Les TIC jouent bien un rôle déterminant dans la concurrence, la baisse des prix et la réduction des stocks et par conséquent facilitent, tout comme la libéralisation, une croissance plus saine : moins inflationniste et moins volatile . Il faut cependant relativiser leur part quantitative dans l'économie et dans la croissance elle-même. Cette mesure en est encore à ses débuts mais les organismes statistiques officiels comme l'Ocde et l'Insee donnent des estimations voisines. Aux Etats-Unis les TIC représenteraient 2% du stock de capital, 8% du PIB avec les ventes de services et expliqueraient 15% de la croissance soit 0,6 point de croissance ces dernières années. En France, on aurait aussi près de 5% du PIB dus aux TIC et cela expliquerait 10% de la croissance soit 0,3 de PIB par an.

Mais diront les tenants de la nouvelle économie, un moteur n'a pas besoin d'être volumineux pour tirer l'économie et doper la productivité. Serait-ce la fin du fameux paradoxe de Solow. Ce Prix Nobel d'économie, avait remarqué en 1987 : " *on voit des ordinateurs partout sauf dans les statistiques de productivité*". Interrogé récemment sur ce point le professeur du MIT reste prudent¹¹ : " *il est possible que ce soit la fin du paradoxe des ordinateurs mais je n'en suis pas sûr*". En effet, l'accélération récente de la productivité du travail est encore loin des performances des années cinquante alors qu'il n'y avait pas d'ordinateurs.

Comme le relève Michel Didier¹² : " *l'accélération de la productivité du travail est limitée au seul secteur des matériels informatiques 42% de 1995 à 1999 contre 18% entre 1972 et 1995Mais cela ne diffuse guère sur les autres secteurs* ". Les gains de productivité apparente du travail de l'ordre de 2,2% depuis 1995 sont certes deux fois plus élevés que dans les années 70 et 80 mais nettement inférieurs à ce qu'ils étaient dans les années 50 et 60 (2,6%) avec une croissance économique à l'ancienne frôlant une moyenne annuelle de 5% . De son côté, l'Insee, se posait encore récemment la question inverse du ralentissement du progrès technique et relevait qu'en France : " *la productivité du travail ralentit dans l'ensemble des branches et plus nettement dans le secteur tertiaire*" ¹³. Ce qui veut aussi dire que la croissance substitue moins le capital au travail et crée plus d'emplois qu'auparavant, qui s'en plaindra !

Cependant, on le sent bien les instruments statistiques actuels sont incapables de prouver par la mesure l'éventuelle dimension technologique de la croissance. La même impuissance de mesure empêche d'ailleurs de prouver le contraire. Ce qui permet d'entretenir aussi bien les doutes que les espoirs et du même coup de nourrir les controverses. C'est aussi ce qui permet à la légende du Kondratieff de se perpétuer.

¹¹ cf entretien dans le Monde de l'économie du 18 avril 2000

¹² Michel Didier : " Nouvelle économie et nouvelles technologies" . Revue Rexecode op cité

¹³ Cf "Le progrès technique a-t-il ralenti depuis 1990 ?" Economie et statistique N°323, 1999

La question de la mesure interpelle encore plus si l'on prend un indicateur moins sensible au taux de croissance et réputé plus significatif sur le long terme : la productivité globale des facteurs, qui tient compte aussi de la productivité du capital investi. Et là c'est la surprise d'après Robert J. Gordon ¹⁴un spécialiste réputé : la productivité globale des facteurs aurait été aux Etats-Unis, entre 1975 et 1995, inférieure à 1% par an, soit trois fois moins que dans les années 50 et 60 et deux fois moins que dans les années 70 ! L'effet miracle des TIC n'était il y a quelques mois encore guère visible sur la productivité globale des facteurs (PGF), ce qui posait question et semblait donner raison à Solow! Mais voilà que les Etats-Unis ont revu leur méthode de calcul et révisé à la hausse leur PIB de près de 0,5 %, du coup la PGF retrouve vigueur - la productivité, c'est un résidu qu'on a baptisé ainsi pour mesurer ce qui ne s'expliquait ni par l'augmentation du travail, ni par celle du capital - et aurait selon les estimations de Rexecode : *"quasiment doublé depuis 1995 pour se situer à 1,8% par an Elle rejoindrait ainsi celle de la période 1965-1973"*¹⁵. Cette performance demeure bien inférieure à celle des années 1950-1965 qui était de 2,7 et, à l'époque, il n'y avait pas d'ordinateurs! Ce regain de la productivité tombe à pic, il est tentant d'y voir la manifestation de la nouvelle économie.

Ces derniers résultats viennent déjà lever un autre paradoxe gênant pour la nouvelle économie : depuis un quart de siècle la progression de la même productivité globale des facteurs était plus importante en France qu'aux Etats-Unis, alors que précisément nous sommes réputés en retard en ce qui concerne la diffusion des TIC. Est-ce la fin du paradoxe de Solow ? Il faudra attendre encore pour trancher, car il faut plus d'analyses pour valider des corrélations en causalités. En attendant, le débat sur la productivité va continuer.

6° La croissance s'explique classiquement et elle est menacée à court et à long terme

L'hypothèse que nous privilégions est la suivante : les facteurs économiques classiques jouent un rôle plus important que les technologies dans la nouvelle croissance. Citons tout d'abord la confiance dont Alain Peyrefitte a montré le rôle essentiel dans le développement, ensuite la réduction des déficits budgétaires et même un excédent pour les Etats-Unis, l'argent bon marché, l'investissement dans la R-D (qui aux Etats-Unis a doublé par rapport au CA depuis 1980), le renouvellement des équipements en TIC (deux fois plus important aux Etats-Unis qu'en Europe), l'organisation plus efficace des entreprises, la libéralisation des marchés et leur stimulation par la concurrence, le soutien de la demande par la baisse des prix et l'amélioration de la qualité.

¹⁴ Robert J. Gordon , The American Economic Review , May 1999.

¹⁵ Denis Ferrand.: " Accélération de la productivité globale des facteurs aux Etats-Unis" Revue Rexecode troisième trimestre 2000.

Voilà bien des facteurs vertueux dont la conjonction nouvelle, si elle s'avérait durable, pourrait permettre d'espérer une croissance soutenue pour de nombreuses années encore. Hélas, les fondamentaux de l'économie américaine ne sont pas tous sains! La première faiblesse, c'est le formidable déficit du commerce extérieur des Etats-Unis : \$ 170 Milliards en 1998, \$265 Milliards en 1999 et \$350 en 2000. On sait que les Etats-Unis bénéficient du privilège exorbitant leur permettant de financer de tels déficits avec leur monnaie. Les dollars perdus dans le commerce reviennent sous forme de placements de capitaux. Il est vrai que le taux de base de la Fed 5,75% pour une inflation de 3,1% en 2000 est nominalement plus attractif que les 4,25% de la Banque Centrale Européenne avec une inflation de 1,7% en moyenne pour la zone euro.

Le consommateur américain a une épargne négative, il vit au dessus de ses moyens grâce à l'épargne du reste du monde - les Japonais notamment- il emprunte même pour jouer en Bourse et ces dernières années il s'est fortement enrichi avec la hausse des valeurs boursières. Le Dow Jones a augmenté de plus de 300% depuis 1990 et le Nasdaq de près de 700%. Terashima Jitsüro¹⁶ relève que : " 40% des avoirs personnels qui se trouvent aux Etats-Unis sont constitués de valeurs mobilières. La proportion passe à 60% pour les personnes qui disposent d'un revenu annuel supérieur à 100.000 dollars ". Avec l'éclatement de la bulle financière qui finira bien par se produire comme toujours, l'effet de richesse virtuelle pourrait se transformer en appauvrissement réel pour une bonne partie de la population, brider la consommation et casser la croissance.

Les Etats-Unis auront toujours la possibilité de rembourser leur dette extérieure contractée lorsque le dollar était fort par des dollars dévalués. En attendant, le dollar est fort et la faible inflation nous paraît plus expliquée par la désinflation importée que par l'effet des TIC sur la concurrence.

En ce qui concerne l'Europe, grâce à la monnaie unique, la zone euro n'a pas subi les contre coups différenciés sur les monnaies nationales, qui se traduisaient par des politiques de stop and go décalées d'un pays à l'autre et qui empêchaient la bonne marche de l'ensemble. Aujourd'hui la zone euro tourne d'abord en phase avec elle-même, ce qui est essentiel quand on sait que 93% de ce qui est produit en Europe est consommé sur place. L'euro a certes connu une dévaluation de 25% par rapport au dollar, mais qui se plaindra de cette dévaluation compétitive qui a finalement permis à l'Europe de retrouver le sentier de la croissance.

Pour l'avenir l'Europe politique et monétaire est encore trop fragile pour ne pas subir les contre coups des yoyos du dollar. Elle est surtout, contrairement aux Etats-Unis, menacée par l'orage annoncé de l'implosion démographique et cela aussi explique la faiblesse de l'euro par rapport au dollar et ne présage rien de bon pour la croissance future. Nous terminerons par cette question qui nous paraît bien plus essentielle que tout le reste. Il n'est de richesse que d'hommes éduqués mais quand

¹⁶ Terashima Jitsüro : "Etats-Unis : entre désillusion et espoir". Cahiers du Japon Hiver 1999.

il n'y a plus d'hommes ,il n'y a plus d'avenir. Avant de le faire, il faut essayer de comprendre pourquoi les cycles de Kondratieff reviennent régulièrement à la mode

7° Les cycles longs ou la tentation du déterminisme

On l'a vu, la thèse selon laquelle la nouvelle économie serait portée par les nouvelles technologies de l'information n'est pas prouvée, mais le contraire non plus en raison de l'impuissance et des contradictions apparentes de la mesure économique. Certains analystes¹⁷ sortent des oubliettes les fameux cycles longs de Kondratieff qui auraient scandé tous les 50 ans les économies de marché au rythme des vagues d'innovations : le chemin de fer entre 1845 et 1870, l'électricité et l'automobile entre 1895 et 1914, le pétrole et les biens de consommation durables entre 1945 et 1973 et maintenant les technologies de l'information et les sciences du vivant.

La querelle entre analystes va bon train : on retrouve sur le même champ de bataille les drapeaux néo-marxistes toujours prompts à disserter sur les crises congénitales du système capitaliste, les drapeaux plus ou moins libéraux imprégnés de la destruction créatrice chère à Schumpeter et faisant jouer à la technologie, aux innovations et aux entrepreneurs un rôle déterminant. C'est sans doute ce dernier courant qui séduit le Medef aujourd'hui.

Le prospectiviste que je suis, pour qui l'avenir est d'abord le fruit de la volonté et de la détermination, ne peut s'empêcher d'être sceptique vis à vis des lectures où le déterminisme religieux d'antan a fait place à un déterminisme technologique à prétention scientifique. Les sciences sociales n'ont guère à voir avec les sciences physiques et les hommes ne se comportent pas comme des électrons, leurs mouvements ne pourront jamais être enfermés dans la cage des équations et il faut se réjouir cette liberté face à l'avenir. Il y a longtemps que nous avons remarqué avec Jacques Lesourne¹⁸ que s'il y a des cycles longs, ils sont plutôt socio-organisationnels que technologiques. Mais il fallait bien comprendre ce qui fait couler tant d'encre.

8° Des fluctuations longues de prix et des cycles imaginaires

Avouons-le d'emblée, nous avons essayé de nous y retrouver dans une littérature plus idéologique que démonstrative. Un chercheur bien connu des spécialistes de la question nous a paru résumer la situation mieux que les autres. Son nom : Eric

¹⁷ Cf notamment Luigi Scandella : " Le kondratieff. Essai de théorie des cycles longséconomiques et politiques" Economie Poche N°48 Economica

¹⁸ J. Lesourne , M. Godet et alii : " La fin des habitudes " Seghers 1985

Bosserelle¹⁹. Il rappelle tout d'abord: " *qu'il faut parler de fluctuations longues et d'oscillations plutôt que de cycles qui seraient réguliers et se produiraient en même temps*".

En effet, il y a bien des fluctuations longues de prix et de taux d'intérêt mais elles n'ont aucun caractère cyclique il faudrait plutôt parler d'alternances. Elles ne sont pas liées au capitalisme industriel puisqu'on les relève depuis la fin du Moyen Age. Toujours selon Bosserelle : " *Dès les années 40 les analystes concluaient que les ondes longues identifiées par Kondratieff résultaient essentiellement des techniques statistiques employées et portent sur des séries temporelles trop courtes. La datation de la majorité des points de retournement étant arbitraire*". Et Eric Bosserelle de conclure : " *il est actuellement impossible de trancher entre interprétations rivales sauf idéologiquement, car la base empirique (quand elle existe) demeure bien faible.....le cœur de la théorie et du débat à mener tourne autour de la question des prix et celui-ci est toujours escamoté "....." Les débats contemporains autour du Kondratieff sont confus et largement contradictoires, de plus l'utilisation de méthodes statistiques particulièrement sophistiquées dans le traitement des séries temporelles ne permet pas de les trancher définitivement, et n'a toujours pas produit de résultats irréfutables venant confirmer la réalité des cycles longs*"

Ainsi les cycles longs de Kondratieff seraient imaginaires et Paul Samuelson les range dans la science fiction. De son côté, Wassily Léontief exclut l'idée de périodicité sur longue période où les structures de l'économie connaissent des transformations radicales. On ne peut suspecter ces prix Nobel de parler à la légère

Le retour récurrent du thème des cycles longs vient de l'impuissance à expliquer les crises. S'il y a un Kondratieff c'est un mouvement de longue durée des prix des matières premières qui étaient les seuls connus pour le passé. Mais on n'est plus à l'époque de l'étalon or et les prix des produits manufacturés sont commandés par d'autres facteurs. Au cours du siècle dernier il y a bien eu des phases longues de baisse et de hausse nominale de prix . Or, il n'en est rien depuis 1945 où la hausse est continue à un ou à deux chiffres. Wassily Léontief a raison de parler de transformations radicales. Ce n'est plus le cycle de l'or qui rythme les fluctuations longues mais toujours les cycles de matières premières et en premier lieu celui de l'énergie qui peuvent infléchir les tendances économiques.

La nouvelle croissance ne pourra pas se perpétuer à l'échelle mondiale sans engendrer de nouveaux chocs pétroliers qui la remettront en cause²⁰. Il n'y a pas de fatalité en cela mais simplement la conséquence d'une croissance alimentée par une énergie trop bon marché et d'un arrêt des programmes de substitution. Les Etats-

¹⁹ Eric Bosserelle Les Cycles longs du capitalisme. Un point de vue sur soixante dix ans de débats. Ceras Université de Champagne Ardenne. Cahiers de l'Association Charles Gide pour L'Etude de la Pensée Economique Vol°5, 1993 Université de Montpellier

²⁰ Cf Andrew Oswald " fuelling false hope" Finantial Times September 10th 1999.il montre que les fluctuations du chômage aux Etats-Unis suivent celle des cours du pétrole.

Unis où l'énergie bon marché est gaspillée plus qu'ailleurs- la consommation d'énergie par tête est deux fois plus élevée que celle de l'Europe- seront plus sensibles à ces nouveaux chocs qui se seraient produits avant sans la récession du début des années 90.

En attendant, la croissance américaine s'établit à 3,6% en moyenne ces dernières années alors que celle de l'Europe reste loin derrière à 2,2%. Comment expliquer cette différence si l'on écarte l'explication technologique qui, compte-tenu de ce qui précède, paraît bien courte? La réponse est dans la question et la question ne se pose pas si l'on observe que la croissance du PIB par tête est la même des deux côtés de l'Atlantique. Simplement, le nombre de têtes augmente fortement d'un côté et stagne de l'autre. L'implosion démographique de l'Europe contraste avec le dynamisme des Etats-Unis dont la population va encore augmenter de 50 millions d'ici à 2025!

9° Croissance et démographie : le refus de voir !²¹

Les trente glorieuses et le baby-boom sont allés de pair et la dynamique économique des États-Unis par rapport à l'Europe s'explique sans doute par l'innovation mais aussi par une meilleure santé démographique : depuis vingt ans, le taux de fécondité y est en moyenne de 2 enfants par femme contre 1,5 en Europe. La population des États-Unis, du fait aussi d'importants flux migratoires, continue d'augmenter fortement alors que celle de l'Europe stagne. Comme le disait Alfred Sauvy, les économistes "refusent de voir" ce lien entre croissance économique et dynamique démographique, et ne cherchent donc pas à le vérifier.

Pourtant, de troublantes corrélations, montrent que les pays industrialisés, qui ont le plus créé d'emplois et réduit le chômage, sont aussi ceux où la population a augmenté le plus massivement. Il est donc illusoire de croire que tout va s'arranger après l'an 2000 du fait de la baisse de la population active en Europe. Au contraire, l'implosion démographique et la conjonction du baby-boom et du baby-krach devraient exacerber les tensions économiques et sociales.

Le principal marché de l'Europe, c'est l'Europe : elle consomme 93% de ce qu'elle produit. Son vieillissement accéléré ne devrait guère stimuler la croissance, car pour investir et consommer, il faut avoir confiance en l'avenir et besoin de s'équiper, autant de caractéristiques qui, malheureusement, régressent avec l'âge. Bref, la perspective en Europe est claire : les cheveux gris vont engendrer une croissance molle et fluctuante. La reprise actuelle pourrait n'être qu'un feu de paille. En tout cas elle est menacée à moyen et long terme.

²¹ Ce point a fait l'objet d'un article publié dans Le Monde de l'Économie du 8 février 2000.

Variation de la population, de l'emploi et du chômage de 1975 à 1997

	Variation de population (millions)	Evol. en % 1975 / 1997	Variation d'emploi (millions)	Evol. en % 1975/ 1997
États-Unis	50,8	24%	39,1	45%
Japon	14,7	13%	13,4	26%
Cinq principaux pays européens*	17,2	7%	3,1	3%
France	5,9	11%	0,5	2%

Source : Cnam - Lips d'après OCDE - * : France, Allemagne, Grande-Bretagne, Italie et Espagne

la vitalité démographique, condition de la croissance à long terme

L'implosion démographique de l'Europe va être spectaculaire. En 1975, la France, comptait 1,7 millions de jeunes (les moins de vingt ans) de plus qu'aujourd'hui. Le taux de fécondité en Italie du Nord et en Catalogne est tombé à moins d'un enfant par femme depuis vingt ans ! (il en faudrait 2,1 pour assurer la simple reproduction des générations). Les pays européens sont comme des vergers dont les arbres, en plein rendement pendant 40 ans, arrivent à maturité sans que l'on ait prévu leur remplacement par de jeunes pousses.

En 2025, l'Europe des quinze compterait autant d'habitants qu'en 1999 (380 millions) et serait dépassée par la population de la rive Sud et Est de la Méditerranée, qui dans le même temps, aurait plus que doublé. Parmi les pays développés, la Russie, les pays de l'Est et le Japon connaîtront une situation démographique plus dégradée que celle de l'Europe. Parmi les pays développés, seuls les États-Unis continueront à faire exception. Pour la période 1999-2025, la dynamique démographique des États-Unis (+63 millions) comparable en valeur absolue à celle du Brésil (+50 millions) ou de l'Indonésie (+75 millions) contraste avec la régression du Japon (-6 millions) et de la Russie (-8 millions).

Je désespère de faire entendre aux responsables européens ce message : il n'y aura pas de reprise économique durable sans dynamique démographique. En effet, les ressorts du dynamisme sont les mêmes dans les deux domaines : le goût de vivre s'exprime à la fois par l'initiative économique et par l'accueil des enfants. L'esprit d'entreprise est cousin de l'esprit de famille ! Il y aura heureusement des flux migratoires compensatoires. Cependant, il n'est de richesses que d'hommes éduqués et pour bien intégrer le maximum d'enfants venus d'ailleurs, il faudrait aussi beaucoup plus d'enfants nés au pays dans les écoles !

On comprend donc pourquoi s'interrogeant sur la croissance en France pour les 20 prochaines années, Michel Didier avance, si tout va bien, une tendance à 2,2% par an

en moyenne. On est loin des 3,5% avancés par le conseil économique et social pour 40 ans ! Enfin, méditons les enseignements de l'histoire : un déclin démographique spectaculaire de l'Empire romain (la population a diminué de moitié en deux siècles) a précédé sa chute économique et politique ! La technologie aura beau faire, quand il n'y a plus d'hommes il n'y a plus d'avenir !